

été également regardées comme étant les causes de l'écoulement menstruel.

L'immortel *Bichat* dit dans son *Anatomie générale* que le sang qui coule de la menstruation est de même nature que celui qui est versé dans les autres hémorrhagies actives. Il vient principalement de l'utérus et sort des vaisseaux capillaires de sa membrane muqueuse, où un état d'irritation vive l'appelle, le conduit dans des voies insolites, et le pousse ensuite au dehors par une exhalation.

Dans ses recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action, *Théophile de Bordeu* a émis presque la même opinion : « La matrice et le » vagin font une excrétion de sang aussi pur, pour » l'ordinaire, que celui qui coule dans les vaisseaux. » Cette excrétion vient tous les mois ou environ; elle » commence vers l'âge de douze ou quinze ans, elle » finit vers celui de quarante ou cinquante, et elle » est suspendue ordinairement dans l'allaitement et » dans certaines maladies qui occasionnent aussi des » pertes tant rouges que blanches, etc. L'excrétion » de la matrice se fait comme celle de toutes les glandes que nous avons appelées actives; l'organe se » réveille (erigitur), et par les replis qu'il fait sur » lui-même, il appelle le sang et il le rejette au dehors par le même mécanisme que nous avons exposé ailleurs... Chaque organe agissant à son tour, » celui de la matrice ne vient que de mois en mois ;

» pourquoi? C'est ce que nous ignorons, c'est ce » qu'il s'agit de chercher. »

Les règles sont ordinairement pour les femmes l'aurore et les compagnes de la puberté. En effet, quoiqu'il y ait des exemples d'écoulement sanguin par la vulve chez des enfants de deux à six ans, ou chez des femmes parvenues à un âge très avancé, la véritable menstruation ne commence qu'à l'époque où la jeune fille peut devenir mère, et cesse lorsque la femme perd, avec ses charmes, le privilège de concevoir (1). Ce moment de la mort du sexe arrive ordinairement entre la quarantième et la cinquantième années, plus ou moins.

La menstruation est donc une fonction physiologique qui caractérise la période où la femme jouit de la faculté reproductive. Depuis la première apparition de ses règles jusqu'à leur cessation déterminée par l'âge, sa santé, sa fraîcheur et sa beauté dépendent du retour régulier de cet écoulement sanguin (2). Celles qui n'éprouvent pas la révolution

(1) Le professeur *Osiander* de Gœttingen a noté que sur 157 femmes, 9 ont été réglées à 12 ans, 8 à 13, 21 à 14, 32 à 15, 24 à 16, 11 à 17, 18 à 18, 10 à 19, 8 à 20, une à 21; et une autre à 24. On voit par cette espèce de statistique de la menstruation, que la moyenne de l'âge vers lequel cet écoulement a lieu, se trouve entre quinze et seize ans.

(2) Nous connaissons une dame de trente ans qui n'a jamais été réglée, et qui cependant jouit d'une santé parfaite. Nous devons ajouter qu'elle n'a pas eu d'enfants, quoique depuis l'âge de 18 ans, elle soit mariée à un homme jeune et

menstruelle sont rarement fécondes, et sa suppression brusque pendant la jeunesse et la santé est un des signes les moins mensongers de la conception.

Lorsque le flux périodique trouve des obstacles, lorsque la nature fait des efforts impuissants, toutes les forces de la vie diminuent ou se pervertissent, et bientôt le trouble des fonctions jette un voile de souffrance sur l'éclat de la jeunesse. Souvent une foule de symptômes aggravent cet état de morne langueur; la respiration devient difficile, la circulation est languissante, les goûts et les appétits sont pervertis, dépravés, les pieds et les jambes se tuméfient, les paupières se gonflent, le visage est bouffi et prend une teinte jaune, verte ou blanc mat; enfin des palpitations douloureuses, des syncopes fréquentes, une anxiété de l'âme, un trouble, une faiblesse des sens, une certaine paresse et une pesanteur qui rendent

vigoureux. La sœur de cette dame est également mariée et non réglée, mais elle a eu un enfant bien portant. Les annales de la science nous présentent plusieurs observations de ce genre. *Rondellet*, chancelier de la Faculté de Montpellier, parle d'une femme qui eut douze enfants, et *Joubert*, son élève et son successeur, cite une dame qui accoucha dix-huit fois, quoique l'une et l'autre n'eussent jamais été réglées. *Zacchias* et *Fodéré* ont rapporté aussi des observations du même genre. Nous ajouterons encore que l'écoulement périodique fournit une foule d'exemples d'anomalies et de déviations; mais toutes ces irrégularités et ces aberrations menstruelles n'infirmement nullement la règle générale, car étant presque toujours l'effet d'une lésion de l'utérus, elles constituent ainsi une véritable maladie.

tous les mouvements pénibles, viennent encore obscurcir ce triste et affligeant tableau.

Pendant toute la période qui assujettit les femmes aux révolutions menstruelles, elles sont exposées à un grand nombre de maladies, qui pour la plupart leur étaient inconnues avant leur puberté, parce qu'elles prennent leur source dans l'irrégularité de la menstruation ou dans les réactions sympathiques de la matrice. Parmi les affections de ce genre, nous rangeons, sans y comprendre celles qui ont lieu pendant la grossesse et ses suites, l'hystérie, la catalepsie, les convulsions, les maladies spasmodiques, la cardialgie, la dyspnée, la chlorose, la leucorrhée, auxquelles on peut joindre encore la phthisie pulmonaire et plusieurs hémorrhagies telles que l'épistaxis, l'hémoptisie, l'hématémèse et plusieurs fièvres qu'il serait trop long de rappeler ici.

La nature et les propriétés du sang des règles ont été depuis la plus haute antiquité l'objet d'une foule de préjugés populaires et d'erreurs scientifiques dont on conçoit à peine l'absurdité. Ce sang, suivant *Aristote*, est aussi pur que celui d'une plaie. *Hippocrate* le compare à celui d'une victime qu'on égorge. *Sanguis autem....sicut à victimâ, si sana fuerit mulier.* *Pline*, en parlant du sang menstruel, dit au contraire que c'est un poison funeste, qu'il corrompt et fait tourner les vins, qu'il enlève aux graines leur fécondité, qu'il fait mourir les insectes, qu'il flétrit les

fleurs et les gazons dans les jardins, qu'il fait tomber les fruits des arbres, etc. *Nihil facile reperiatur mulierum profluvio magis monstrificum. Acescunt superventu musta, sterilescent tactæ fruges, moriuntur insita, exuruntur hortorum germina, et fructus arborum, quibus insedere decidunt.* (Liv. VII. cap. 15).

Le législateur hébreu va plus loin lorsqu'il dit : *Si un homme approche d'une femme pendant le flux menstruel...., qu'ils soient tous deux mis à mort au milieu du peuple.* « *Qui coierit cum muliere in fluxu « menstruo et revelaverit turpitudinem ejus, ipsa « que aperuerit fontem sanguinis sui, interficientur « ambo de medio populi sui* ». (Le Lévitique, chap. XX. v. 18).

Un grand nombre d'auteurs, entr'autres *Columelle* (1), dont l'éloquence et le style se ressentent si bien du siècle d'*Auguste*, *Graff* (2), *Verheyen* (3), les Arabes et même quelques modernes ont attribué des qualités dangereuses au sang menstruel. En parcourant l'histoire de plusieurs peuples, sauvages ou civilisés, on voit que la plupart d'entr'eux ont partagé les mêmes préjugés, et ont établi des usages aussi barbares qu'injurieux pour les femmes. Dans le moment où elles devaient inspirer le plus d'inté-

(1) De Rē rustica.

(2) Mulierum organ. gener.

(3) Vera hist. de horrend. sang.

rêt, au lieu de les protéger et de les secourir, on les forçait de se séquestrer de la société et de se soumettre à des précautions les plus humiliantes (1). Il semble, dit *Roussel* (2), que les hommes, plus libres dans cette crise passagère où les charmes de la femme sont obscurcies d'un léger nuage, aient voulu profiter de l'interrègne qu'elle leur laissait, pour se révolter et outrager ce qu'ils sont forcés d'adorer dans d'autres temps.

L'opinion d'Hippocrate sur l'identité du sang des règles avec celui qui résulte des autres hémorrhagies ne trouve aujourd'hui presque plus d'antagonistes, et quoiqu'il existe encore, surtout dans le peuple, des préjugés sur les qualités malfaisantes du fluide menstruel, la plupart des médecins modernes pensent que, du moins chez les femmes saines, il est aussi pur que celui qui est fourni par les autres hémorrhagies. S'il change d'odeur et de nature en passant à travers le canal vulvo-utérin, c'est parce qu'il s'est altéré en y séjournant. Cette espèce de

(1) *M. Moreau* de la Sarthe dit aussi dans le second volume, page 261, de son histoire naturelle de la femme, que les nègres, les insulaires, de la mer du Sud et les naturels de l'Amérique, relèguent leurs femmes dans des cabanes particulières et les tiennent dans un isolement absolu pendant tout le tems de la menstruation. Les Illinois punissent de mort les femmes qui n'avertissent point de leur indisposition périodique. Enfin l'histoire nous apprend qu'un concile de Nicée défendait aux chrétiennes d'entrer dans les églises pendant l'époque de leurs règles.

(2) Système physique et moral de la femme.

décomposition du sang menstruel peut lui communiquer des propriétés plus ou moins délétères et lui faire dégager des miasmes capables de réagir sur certains liquides faciles à décomposer. Il serait à désirer que des recherches plus exactes et dirigées par un esprit exempt de prévention, vinsent non seulement éclaircir une question qui a été déjà si souvent débattue, mais encore à détruire des opinions préjudiciables à un sexe dont nous devons tâcher d'améliorer la condition et le bien-être.

La quantité de sang qui s'écoule à chaque époque périodique varie en raison des climats. *Hippocrate* estimait à vingt onces ou deux cotyles le sang que les femmes grecques perdaient à chaque époque menstruelle. *Galien* portait cette quantité à dix-huit onces. *Haller* l'évaluait à six, huit ou douze onces pour l'Allemagne; selon *Dehaen* elle est en Angleterre de trois onces, selon *Smellie* et *Dobson*, de quatre onces selon *Pasta* de cinq onces, et d'après *Freind*, de dix onces. D'après *Gorther*, cet écoulement n'irait pas en Hollande, au-delà de six onces. *Fitz-Gerald* l'estime, pour l'Espagne, à quatorze ou quinze onces. *Astruc* dit qu'il varie en France, de huit à seize onces, et *Baudeloque*, de trois ou quatre seulement. Enfin *M. Magendie* suppose que la quantité du sang menstruel est souvent très considérable, et peut s'élever à plusieurs livres.

Linnée dit dans sa Flore de Laponie, que les fem-

mes de contrées glaciales, ainsi que les Samoièdes, n'évacuent qu'une très petite quantité de sang, et seulement en été, et que les Groënlandaises n'en perdent presque pas, à cause du froid qui empêche le développement des facultés génératrices, comme il s'oppose à la floraison des plantes. D'après ce que nous venons de dire, on voit qu'en général les règles sont plus abondantes dans les pays où elles sont plus précoces. Il y a du reste à cet égard, beaucoup de variétés selon la constitution des femmes; ainsi les Grecques des îles de l'Archipel, plus précoces que les Italiennes, et habitant un climat plus chaud que ces dernières, ne perdent pas en général au-delà de trois onces de sang menstruel. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes d'Europe qui vont habiter une zone plus chaude et qui passent aux colonies ou aux Indes, et surtout à Batavia, et à Java, périssent souvent par suites de pertes menstruelles trop abondantes, et sont également plus exposées aux avortements que sous un ciel plus tempéré.

La difficulté de recueillir le sang des règles, et les variations nombreuses que présente leur écoulement, ont dû nécessairement faire tomber les observateurs dans les dissidences que nous venons de signaler, tout jugement à cet égard ne peut être que fautif, aussi ne pourra-t-on jamais compter que sur des résultats approximatifs.

Ne voulant pas nous étendre davantage sur un su-

jet que peut-être nous avons déjà trop prolongé, nous croyons devoir nous abstenir de rapporter ici tout ce qui a été dit sur la menstruation et sur sa périodicité. Les opinions des auteurs qui ont traité cette matière sont si diverses et souvent si opposées, que nous nous contentons d'ajouter que le mécanisme de la fonction est toujours le même, soit que l'écoulement ait son siège dans le corps ou dans le col de l'utérus, dans le canal vulvo-utérin ou dans leurs annexes. La plupart des physiologistes modernes regardent l'évacuation menstruelle comme étant une hémorrhagie active et un effet d'un excitemment particulier de la matrice, mais ils n'ont pas encore jusqu'à ce jour pu découvrir si le sang des menstrues était fourni par des artères du système capillaire ou par des vaisseaux du système veineux.

Le mystère de la menstruation sera toujours couvert d'un voile qu'on ne pourra jamais soulever qu'imparfaitement. C'est avec cette conviction que nous nous bornerons à dire que l'écoulement menstruel a lieu lorsque, sous l'influence d'une loi particulière de l'organisation, la matrice acquiert une exaltation des propriétés vitales propres à attirer le sang vers elle à des époques périodiques.

Nous ajouterons également que la cause de l'intermittence régulière de cet éréthisme utérin est un problème physiologique qui ne sera probablement jamais résolu.

Dans quelques cas rares, les règles ne se montrent jamais, et cette absence de la menstruation peut avoir lieu sans qu'il en résulte d'accidents. Cet état, qui n'entraîne pas nécessairement la nullité de l'appétit vénérien, ni même toujours la stérilité, se remarque chez quelques femmes dont les organes sexuels sont à l'état normal, et ne présentent aucun obstacle physique ou une affection chronique, auxquels on puisse attribuer le manque de la sécrétion menstruelle qui semble inhérente à la nature de la femme parvenue à l'âge de la puberté.

La menstruation susceptible de se déranger fréquemment, peut présenter des phénomènes qui exigent des soins aussi assidus qu'intelligents. Ces altérations de l'écoulement périodique, ne sont pas, à proprement parler, des maladies, mais bien des symptômes qui résultent de la lésion des organes chargés d'accomplir la sécrétion menstruelle. Les indications à remplir dans tous les cas doivent donc varier selon l'état de ces organes ou de ceux avec lesquels ils sympathisent. Comme nous aurons à nous occuper plus tard des désordres, des irrégularités et des déviations de la menstruation, nous renvoyons nos lecteurs aux chapitres qui traiteront de la difficulté, de la suppression, de l'écoulement immodéré ou de l'hémorrhagie supplémentaire des règles, dont les noms scientifiques, sont : la *dysménorrhée*, l'*aménorrhée*, la *ménorrhagie* et la *ménoxénie*.

PHÉNOMÈNES DE LA GESTATION.

Changements physiques et moraux qui ont lieu pendant la gestation. Maladies auxquelles sont exposées les femmes enceintes à différentes époques de la grossesse.

Tous les phénomènes dont nous venons de donner une légère esquisse ne sont encore que le prélude du rôle admirable que la matrice va bientôt jouer après la conception.

Dans ce nouvel état elle semble vouloir tout absorber. C'est à cette époque seulement que commence la tâche la plus importante que la femme est appelée à remplir. Les forces vitales se concentrent sur un même organe ; les efforts conservateurs sont alors moins énergiques, la réaction du corps est moins puissante, et par conséquent l'impression des agents extérieurs devient plus vive et plus redoutable.

A peine la conception s'est-elle opérée, que les facultés vitales de l'utérus acquièrent plus de vigueur et font jaillir sur tous les autres organes de l'économie des effets sympathiques les plus extraordinaires et les réactions les plus puissantes. Les relations de la matrice avec le cerveau semblent alors plus intimes, les organes de la circulation, de la digestion, de la respiration sont stimulés d'une manière insolite, et leur sympathie plus ou moins grande avec l'organe de la reproduction est annoncée par des syncopes, des convulsions, des évanouissements, la dyspnée,

les dégoûts et les appétits bizarres, les coliques d'estomac et une foule d'autres phénomènes qui sont également des symptômes de la grossesse. Alors la susceptibilité nerveuse est augmentée, les goûts et les passions sont entièrement changés, les sensations sont plus vives, les facultés intellectuelles augmentent ou diminuent sensiblement ; l'imagination est plus mobile, le jugement moins sûr. On a vu des femmes devenir folles, d'autres musiciennes, poètes, et quelques-unes voleuses. Leur volonté a moins de force, leurs affections ont moins de constance ; les antipathies, la colère, la cruauté même se rencontrent quelquefois chez ce sexe dont les penchants naturels et primitifs sont la douceur, la bonté, la compassion, l'attendrissement, une sensibilité exquise, un besoin pressant de soulager le malheur.

Dans son nouvel état, la matrice ayant acquis incomparablement plus de vitalité, il s'opère chez la femme enceinte un grand nombre de modifications anatomiques et physiologiques.

Les unes, constituant elles-mêmes la grossesse, doivent être respectées ; mais les autres, purement sympathiques et physiologiques, sont divisées en trois classes. Nous rangeons dans la première classe celles que nous appelons *nerveuses*, savoir : les vomissements, les syncopes, les goûts dépravés, les nausées, l'anorexie, les insomnies, les maux de dents, le ptyalisme, la céphalalgie, les palpitations, les

tintements d'oreilles, la surdité, la mastodymie, la toux, la dyspnée, les douleurs dans les membres et dans les aines, les cardialgies, les diarrhées, la constipation, les coliques nerveuses.

Celles de la seconde classe, que nous désignons par l'épithète de *pléthoriques*, se font remarquer dans le second temps de la gestation, c'est-à-dire depuis la fin du troisième jusqu'au cinquième mois. Parmi celles-ci on doit ranger les hémorrhagies de la matrice, les saignements du nez, les hémorrhoides, quelquefois les varices et l'œdème des membres inférieurs, l'hémoptysie, la toux, la dyspnée et enfin les avortements.

Les modifications de la troisième classe que nous nommons *mécaniques* sont observées à la fin de la grossesse ; au nombre de ces dernières nous plaçons : l'antéversion et la rétroversion de l'utérus, sa hernie, son prolapsus, son obliquité, son relâchement, auxquels il faut ajouter *les faux germes*, les avortements, les coliques, la dysurie, la constipation, la dyspnée, les varices, les hémorrhoides et l'œdème aux jambes, enfin une foule d'autres maladies sympathiques qu'on ne peut et qu'on ne doit traiter, mais dont il faut par des moyens rationnels, pallier les symptômes trop violents, au risque de les voir se renouveler à chaque instant.

Après avoir été pendant neuf mois en proie à toutes les incommodités de la grossesse, la femme arrive

enfin au terme de l'accouchement ; l'expulsion du fœtus et du placenta a lieu au milieu des plus vives douleurs. C'est alors seulement que cessent toutes communications immédiates entre la mère et son enfant ; la matrice se resserre, les parois du ventre reviennent sur elles-mêmes, les seins se gonflent, le lait se sécrète, et enfin tous les organes reprennent progressivement leur état naturel.

Les maladies qui attaquent les femmes en couche sont nombreuses, les unes sont chirurgicales et les autres sont médicales. Parmi les premières se trouvent : le déchirement de l'utérus et du périnée, les contusions du vagin et de la vulve, la chute du rectum, les fistules vésico et recto-vaginales, le renversement de la matrice et quelques autres lésions physiques qui exigent des moyens chirurgicaux que nous ferons connaître plus tard.

Parmi les secondes, qui sont des lésions vitales du domaine de la médecine proprement dite, on remarque : la métrite aiguë, la péritonite puerpérale, la suppression ou le flux immodéré des lochies, la fièvre et les exubérances de lait, les inflammations des mamelles, la dysurie, la strangurie, l'ischurie, l'engorgement puerpéral des membres abdominaux, enfin les différentes hémorrhagies qui ont lieu avant, pendant et après l'accouchement.

Quoiqu'il soit difficile d'indiquer un traitement général à toutes ces maladies aussi variées qu'elles

sont nombreuses, il est facile d'observer que la plupart d'entr'elles revêtent un caractère inflammatoire, dépendant probablement de la pléthore nouvelle qui résulte de la moins grande étendue du cercle circulatoire depuis l'accouchement.

D'après cette hypothèse, ne pourrait-on pas dire que le traitement le plus rationnel qui conviendra généralement dans presque tous les cas, serait un traitement antiphlogistique, modifié suivant les circonstances, les forces des malades, et les pertes qu'elles auraient faites ?

Lorsque le vœu de la nature est rempli, dit *Roussel*, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but; la femme perd peu à peu de son éclat; cette fleur délicate de tempérament qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparaît comme la rosée du matin. La force expansive dont les organes tiraient leur coloris et leurs formes séduisantes diminue, se ralentit; et une flaccidité désagréable succéderait à la souplesse et à la fermeté élastique dont ils étaient doués, si cet embonpoint qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenait et n'en imposait par un certain air de fraîcheur.

Ce changement du physique de la femme n'a pas toujours lieu aussi brusquement: souvent l'union conjugale et les plaisirs de l'amour, impriment à son organisation un ébranlement favorable au développement de la beauté. Cependant la fréquence des

spasmes érotiques, la conception, la grossesse, et l'allaitement qui sont les suites du mariage, diminuent chez la plupart d'entr'elles l'épanouissement extérieur et la vitalité du tissu cellulaire. Celles surtout qui sont d'une complexion amoureuse, ou qui sont douées d'une trop grande sensibilité, perdent bientôt leur fraîcheur et voient de bonne heure s'effacer les contours arrondis que conservent long-temps les personnes d'une constitution froide et difficile à émouvoir.

Sans cesser d'aimer, la femme arrive à un état plus calme et plus heureux: devenue épouse et mère, elle a d'autres devoirs à remplir; elle éprouve d'autres sentiments; ainsi la tendresse maternelle, l'amour conjugal, l'éducation de ses enfants, les soins domestiques, sont les seuls objets qui occupent sa sensibilité et qui remplissent son existence de la manière la plus douce. C'est alors qu'elle jouit du bonheur le plus pur, que donnent les affections de famille, et les qualités morales inhérentes à son sexe.

DE LA CESSATION DES RÈGLES.

Changements physiques et moraux qui s'opèrent alors chez la femme. Maladies auxquelles elle est exposée depuis l'âge de retour, jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

A peine les facultés reproductives cessent-elles d'être en activité, que les forces expansives dimi-